

Histoire du monde indien

M. Gérard FUSSMAN, professeur

COURS : BILAN DE SOIXANTE ANNÉES DE RECHERCHES SUR L'HISTOIRE DE L'INDE ANCIENNE

Le travail de l'historien de l'Inde ancienne peut s'avérer déprimant. S'il se livre à de grandes synthèses, il ne peut pas ne pas être conscient de la fragilité de ses hypothèses, tant sont grandes les lacunes de nos connaissances. S'il préfère la publication de documents inédits, ce qui est mon cas, il ne peut manquer de se demander à quoi bon consacrer tant de temps, d'énergie et parfois de science à publier des restes qui, dans une région du monde plus favorisée, seraient considérés comme insignifiants : *ex-voto*, tessons inscrits, plans de maison arasées etc. L'indianiste a rarement l'occasion ou la chance de pouvoir publier une grande inscription, révélatrice de faits nouveaux, un monument bien conservé et bien daté, un trésor de monnaies intact et dont la provenance est certaine.

Ce pessimisme disparaît lorsqu'on relit les ouvrages de nos grands ancêtres, la *Cambridge History of India*, dont le volume 1, paru en 1921, fut écrit pour l'essentiel avant 1913, ou la partie historique de l'*Inde classique* rédigée par J. Filliozat (Paris, 1947). Si l'analyse et l'exposé des faits tels qu'ils étaient connus à l'époque demeurent exemplaires, les ouvrages eux-mêmes sont complètement dépassés, tant les informations nouvelles ont été nombreuses, tant la problématique a changé. Vus avec un certain recul, les progrès accomplis dans la connaissance de l'Inde ancienne paraissent très importants, réfutant l'idée trop répandue que l'Inde n'a pas d'histoire et n'a pas connu le changement (*satatadharma*). Pour certaines époques (âge du bronze) et régions (Sindh, Gandhāra), notre vision des événements et l'interprétation que nous en donnons en ont été complètement bouleversées.

C'est pourquoi le cours de cette année a été consacré à un rapide regard en arrière. J'en ai donné un résumé anglais dans ma Gonda lecture d'Amsterdam du 20 novembre 2009 (<http://www.knaw.nl/publicaties/pdf/20101002.pdf>).

Le résumé français que l'on trouvera ci-dessous sera également rapide¹ : autrement, vu l'ampleur de la bibliographie mise en jeu et la nécessaire précision d'un texte écrit, très différent de ce point de vue du discours oral, un tel sujet exigerait plus que quelques pages, un livre tout entier. Or je préfère me consacrer à la publication de documents inédits (en ce moment les tessons inscrits de Termez), tâche ingrate et peu glorieuse, mais indispensable, comme le montre ce tableau des changements intervenus dans notre vision de l'Inde ancienne, plus exactement dans nos visions de l'Inde ancienne car les soixante dernières années ont aussi été celles d'un fossé grandissant entre l'historiographie indienne et l'historiographie des autres pays (Allemagne, France, Russie, États-Unis, Japon etc.).

Le point de départ de ce regard en arrière est 1947, l'année de l'indépendance, mais aussi de la partition des états indiens. Le livre symbole de cette mutation est sans aucun doute celui de Romila Thapar, *Aśoka and the decline of the Mauryas*, thèse écrite sous la direction du grand historien britannique A.L. Basham, à qui l'ouvrage est dédié, utilisant toutes les ressources de la philologie occidentale, et d'une extrême élégance d'écriture. Le livre, publié en Grande-Bretagne (Oxford, 1961), rédigé par une Indienne, nationaliste et humaniste à la fois, est consacré à un personnage qui était alors l'emblème de l'Inde nehruvienne par sa décision de ne plus recourir à la guerre et de le faire savoir, sa volonté d'améliorer le sort des populations, mais aussi par une autre dimension de sa grandeur : celle d'avoir été le souverain du plus grand empire que l'Inde ait connu avant le XIX^e siècle, d'en avoir affirmé l'unité profonde et la force et d'avoir ainsi été le seul souverain indien à avoir incarné l'idéal, brisé par la partition et les massacres qui l'accompagnèrent, du parti du Congrès.

L'indépendance de l'Inde et la multiplication des universités en République indienne permirent l'apparition d'une nouvelle génération d'historiens indiens qui, à la différence de leurs grands (très grands) prédécesseurs (D.R. Bhandarkar, R.K. Mookerji, D.C. Sircar etc.), pouvaient avouer leur objectif : montrer la grandeur passée de l'Inde, présage de sa grandeur future. C'est le but explicite de la série *The History and Culture of the Indian People*, publiée à Bombay par K.M. Munshi, Président et fondateur de Bharatiya Vidya Bhavan. L'un des mérites de cette vision nationaliste et au début très souvent marxiste est d'avoir fait disparaître l'idée d'un déclin continu de l'Inde sous-jacente à beaucoup d'histoires écrites par les Européens. Suite à leurs collègues indiens, aussi bien hindous que musulmans, unis au moins dans cette volonté de réhabilitation du passé indien, les Occidentaux ne souscrivent plus à cette image simpliste inspirée à la fois par l'idéologie coloniale et le peu d'intérêt pour les documents postérieurs aux Guptas. C.A. Bayly et Sh. Pollock, parmi beaucoup d'autres, sont de bons exemples de cette nouvelle approche.

Mais le nationalisme a aussi ses mauvais côtés. Tout dépend de l'idée que l'on se fait de la nation indienne. À la vision généreuse de R. Thapar s'oppose de plus en plus une vision nationaliste réduisant l'Inde à sa population hindoue, elle-même

1. L'intégralité du cours peut être écoutée sur le site internet du Collège de France.

censée être héritière d'une tradition védique à retrouver. Toute l'histoire de l'Inde à l'époque du bronze (et sous les Musulmans, ce qui n'est pas notre sujet ici) en est polluée. Par ailleurs les historiens indiens de l'Inde ancienne, n'ayant plus accès aux documents découverts au Pakistan et s'en préoccupant assez peu, consacrent de plus en plus leurs travaux à des régions et des périodes sans rapport avec le nord-ouest du sous-continent, qui au contraire fascine les étrangers. Hindous à de rares exceptions près, ils accordent peu d'importance à l'histoire du bouddhisme ancien, en plein renouveau partout ailleurs dans le monde. Ce sont deux histoires différentes de l'Inde qui sont en train de s'écrire, une « occidentale », à laquelle participent les meilleurs savants indiens, une « indienne », nationaliste et militante. La population indienne ne connaît guère que ce qui s'écrit en Inde, qui de plus en plus souvent est en rapport direct avec les débats politiques de l'Inde démocratique. Car en tout pays l'histoire est aussi et parfois surtout la justification d'une politique en action.

L'œuvre des historiens indiens a été considérable, favorisée par une constante politique gouvernementale de développement de l'enseignement supérieur et une liberté de pensée, de parole et de publication qui, sauf à de rares périodes, peut être considérée comme entière. On n'en dira pas autant du Pakistan et du Bangladesh, où les gouvernements successifs, souvent des dictatures, ne se sont guère préoccupés de développer l'enseignement, même primaire, et où la pression de l'orthodoxie et du fondamentalisme islamiques est plus forte que n'est en Inde celle de l'orthodoxie et du fondamentalisme hindous. Dans l'ensemble, l'œuvre des historiens de ces pays porte surtout sur la période musulmane de l'histoire du sous-continent. Les périodes antérieures n'intéressent guère que les archéologues et conservateurs de musées, qui donnent parfois l'impression de capitaliser sur l'avidité des savants et collectionneurs occidentaux et japonais pour les documents et œuvres d'art resurgis du sol à la faveur des travaux de construction et des fouilles clandestines. La disparition des savants issus de l'Inde britannique comme A.H. Dani a conduit à la rupture des derniers ponts entre l'historiographie pakistanaise et l'historiographie indienne. Indiens et Pakistanais ne se rencontrent guère qu'à l'étranger, à l'UNESCO ou dans les conférences scientifiques où ils sont invités. Les difficultés pour obtenir un visa font que les échanges directs, de pays à pays, sont extrêmement rares.

La multiplication des chaires et des chercheurs, en République indienne comme en dehors de celle-ci, a eu pour conséquence un accroissement des publications sans commune mesure avec le progrès réel des connaissances et des problématiques. L'entrée dans la carrière et les promotions dépendent du nombre des publications, la qualité n'étant pas toujours prise en compte. Le *publish or perish* fait que nous périssons sous le nombre de publications qui n'apportent rien, mauvaises thèses parfois publiées de façon posthume par un pieux héritier, actes de colloques répétitifs, paraissant en outre avec des années de retard, journaux scientifiques à diffusion restreinte et épisodique. Chaque département d'université veut avoir son journal et organiser son colloque international (n'importe quel étranger fera l'affaire), question de prestige (si l'on peut dire) plus que de nécessité scientifique.

La possibilité pour n'importe qui de diffuser n'importe quoi sur internet, la mauvaise habitude de citer des interventions non publiées (et donc non revues par leur auteur ni l'éditeur du volume) accroît la masse de publications non triées et trop souvent inaccessibles : aucune bibliothèque, surtout indienne (afghane, pakistanaise etc.), ne peut se permettre d'acquérir tous ces journaux et livres dont le prix, lorsqu'ils sont imprimés hors de l'Inde, est souvent très élevé. Les comptes rendus sincères et sans concessions se font rares : dans un régime démocratique où postes et crédits dépendent du vote d'une commission, mieux vaut ne pas se faire d'ennemis. Les revues se consacrant à la publication ou au signalement systématique de documents inédits, rapportant peu de prestige à ceux qui les font vivre, sont peu nombreuses, en retard et incomplètes : *Epigraphia Indica* et *Indian Archaeology*, si précieuses soient-elles, ne jouent plus du tout le rôle d'information qu'elles avaient avant 1947. Pour compenser cette lacune, certains sont tentés de créer leur propre revue (*Journal of the Epigraphical Society of India*, *Ancient Pakistan* par exemple) où ils publient relativement rapidement des matériaux importants. Mais il est souvent difficile aux bibliothèques d'acquérir ce type de revues, même en allant sur place. Les corpus d'inscriptions ou de monnaies, les publications complètes de fouilles archéologiques sont une espèce en voie de disparition alors qu'on ne peut travailler sans disposer de tels instruments.

Le résultat est qu'il faut appartenir à un réseau pour obtenir l'information. *Do ut des*. Les chercheurs qui se connaissent se partagent immédiatement les informations (le cas des réseaux « archéologie de l'âge du bronze » et « gāndhārī » sont exemplaires de ce point de vue) ; ceux qui sont en dehors du réseau utilisent une documentation vieillie et incomplète. Là aussi le fossé se creuse entre historiographies indienne, pakistanaise et occidentale (au sens le plus large de ce terme), processus accentué par le fait que nos collègues indiens et pakistanais, les plus jeunes d'entre eux surtout, n'ont pas les moyens de voyager à l'étranger et ne disposent sur place d'aucune bibliothèque aussi riche et aussi performante que les grandes bibliothèques américaines, européennes et japonaises. Nos collègues des anciens pays de l'Est sont de ce point de vue logés à la même enseigne.

*

La notion même d'Inde a considérablement changé depuis la disparition de l'Empire britannique. Pour les « occidentaux » spécialistes de l'Inde ancienne, le terme d'Inde est synonyme de sous-continent indien, politiquement unifié au début du xx^e siècle sous la férule britannique, à l'exception de quelques états himalayens et de Śrī Laṅka. Il correspond à une réalité géographique intangible ; ses frontières Nord ont longtemps été celles des langues indo-aryennes ; la partie aujourd'hui appelée Pakistan a presque toujours, politiquement, linguistiquement, culturellement, fait partie de l'Inde du Nord. Les liens de langue et de culture sont aujourd'hui encore visibles. Pour nos collègues indiens les plus jeunes, ceux qui ont fait leur deuil de la partition, l'Inde, c'est d'abord la République indienne dans ses frontières d'aujourd'hui, comme en témoigne la volonté de rapatrier dans cette Inde la civilisation de l'Indus en la baptisant « civilisation de l'Indus-Sarasvatī ».

Cette Inde unitaire, quelles que soient les frontières qu'on lui assigne, est une Inde divisée : il existe peu de spécialistes de l'Inde tout entière car il est très difficile d'en donner une histoire liée, faute de documents et parce que les interactions entre Nord et Sud n'ont pas toujours été fortes. Ignorant à peu près tout de l'histoire de l'Inde du Sud, je me contenterai de parler ici de l'histoire de l'Inde du Nord.

*

La présence de nombreuses missions archéologiques étrangères en Afghanistan, au Pakistan et maintenant en Asie centrale ex-soviétique peut être considérée comme une survivance de l'époque coloniale : ce même phénomène ne se constate que dans les pays émergents et – pour de tout autres raisons historiques – en Italie et en Grèce. Même s'il existe des collaborations étroites, les Britanniques en général ne viennent pas fouiller en France, ni les Français en Belgique. La fierté nationale en tout cas explique la réticence de l'Archaeological Survey of India à ouvrir largement la porte aux archéologues étrangers. Ces missions étrangères jouent un peu le rôle des entreprises étrangères investissant dans le pays : elles apportent les capitaux, des technologies de pointe, l'accès aux grands laboratoires, des possibilités de diffusion internationale. Le bénéfice qu'elles en retirent est pour ceux qui en font partie la science et les carrières, pour ceux qui les financent, gouvernements, universités, ou mécènes, le prestige. Le pays hôte reçoit les capitaux, parfois ressource principale des services archéologiques nationaux, une connaissance plus rapide de son passé et une meilleure diffusion des découvertes faites sur son sol, et des transferts technologiques. Ces missions ont souvent construit sur place des musées modernes ou de petits laboratoires. Tous les contrats s'accompagnent de l'obligation de former sur place et à l'étranger le personnel local. Les missions étrangères ont dans l'ensemble respecté ces obligations, mais elles ont rarement eu le choix des personnels à former. L'ancienneté dans le service ou les relations de parenté ne sont pas le meilleur moyen de sélectionner de futurs techniciens ou savants. Les plus doués d'entre eux, de retour dans leur pays après des séjours parfois très longs à l'étranger, se retrouvent enfermés dans un bureau sans livres, avec des obligations de service très lourdes et un salaire inversement proportionnel. L'échec, qui est loin d'avoir été total, de ces actions de formation est rarement imputable aux responsables des missions étrangères. Certains par contre n'ont pas toujours montré à leurs collègues locaux le respect qu'ils devaient à leurs conditions de travail difficiles, à leur misérable salaire et à leurs convictions nationales. Dilip K. Chakrabarti a ainsi écrit un livre sur *Colonial Archaeology* (où je suis bien sûr cité) avant d'aller enseigner à Cambridge. Il oppose l'idéologie coloniale des étrangers et leur ignorance du pays réel à la vision nationale des Indiens, un peu dans la perspective qui était celle d'E. Saïd. Il n'a pas toujours tort, mais oublie trop facilement que l'histoire et l'archéologie sont des sciences non-indiennes, que ce sont les étrangers qui ont restitué son passé à l'Inde, et qu'après tout l'histoire de l'Inde ancienne n'appartient pas plus aux Indiens d'aujourd'hui que celle de la Gaule aux Français d'aujourd'hui. L'Inde comme la France sont des culs-de-sacs qui ont sans cesse accueilli et assimilé des vagues d'immigrants. Aucun Français ne

peut se proclamer un pur descendant de Vercingétorix et se déclarer seul habilité à en parler. Aucun Indien ne peut se déclarer le pur descendant d'Asoka et se déclarer seul – ou le mieux – habilité à en parler. Les Indiens, les Afghans, les Pakistanais etc., au contraire, devraient être fiers, et le sont souvent, que leur passé intéresse la communauté internationale des savants.

*

La période la plus controversée est celle de l'âge du bronze. L'apport factuel des campagnes archéologiques menées, avec ou sans la collaboration de spécialistes étrangers, en Afghanistan, au Pakistan et en Inde, est immense et multiforme. Curiosité pour le passé mise à part, l'archéologie contemporaine diffère fortement, par ses méthodes, ses moyens, ses objectifs, de l'archéologie d'avant la dernière guerre mondiale. Les fouilles stratigraphiques minutieuses sont devenues la règle, à quelques exceptions près. Les datations au ¹⁴C se sont multipliées, condition absolument nécessaire pour qu'elles deviennent fiables (une date isolée est toujours suspecte, ce que l'on oublie trop souvent). Les archéologues s'intéressent encore aux objets, à l'architecture, aux inscriptions, qui rapportent la notoriété et donc le financement des missions ultérieures, mais désormais presque autant aux conditions d'apparition de l'agriculture et de l'élevage, à l'évolution des technologies, aux changements du paysage, etc.

Les fouilles menées au Pakistan (Mehrgarh, Kot Diji, etc.) ont montré que les grandes cités de l'Indus (Harappa, Mohenjo-Daro) résultaient d'un long processus de développement de l'agriculture et de l'élevage, de construction de villages vers 7 000 avant n. è. et de liens économiques très anciens avec le plateau iranien. La datation de ce que l'on appelle *Mature Harappan Phase* est solidement fixée à 2 500-1 900 ou 1 800 avant n. è. Fouilles et explorations menées en Inde et au Pakistan ont non seulement montré la densité des lieux habités (*settlements*), mais aussi l'existence de nombreuses agglomérations pouvant être qualifiées de villes (Kalibangan, Dholavira, Lothal, Rakhi Garhi). L'existence jadis, et encore récemment, d'un empire politiquement uni imposant son urbanisme, son écriture, ses poids et mesures, etc. est désormais mise en doute.

La fin du *Mature Harappan* ne peut plus être attribuée à des forces extérieures. Il n'y a pas trace de destructions exclusivement attribuables à la guerre ou à une prise d'assaut, mais de nombreux indices d'un déclin graduel s'accompagnant d'un déplacement de populations vers le sud (Rajasthan, Gujarat) et d'un retour à la préférence pour une vie villageoise dont les causes ne sont pas claires.

L'écriture des sceaux n'est pas déchiffrée et ne le sera probablement pas sauf découverte exceptionnelle. Pour déchiffrer une écriture inconnue, il faut ou en posséder une bilingue ou en connaître la langue. Or le choix de cette langue dépend de postulats politico-religieux (*infra*). Même si l'un de ceux-ci se révélait conforme à la réalité, la distance temporelle entre les premiers témoins de la famille linguistique supposée (sanskrit védique, c. 1000 avant n. è. ou langues dravidiennes, c. 200 de n. è.) et la langue des sceaux est telle que le déchiffrement poserait de très sérieux problèmes.

Le problème de l'écriture renvoie à celui de l'arrivée, supposée ou niée, des Indo-européens. En 1947, pour Sir Mortimer Wheeler, la solution était simple. 1° Les langues et la civilisation de l'Inde du Nord, dite indo-aryenne, sont le résultat de l'entrée en Inde d'une population parlant une langue apparentée au grec et au latin, s'appelant les Āryas, dont le R̥g-veda nous conserve la langue, la poésie et les conceptions religieuses. 2° Ces Āryas, lointains cousins des Européens et partageant avec eux leur supériorité intellectuelle et guerrière, avaient pris d'assaut les villes de l'Indus, les avaient détruites et contraint leurs populations soit à les servir et à s'assimiler, soit à fuir vers le sud où l'on trouve aujourd'hui établis les descendants de leur langage, dit dravidien (« méridional ») pour cela.

Ce scénario est aujourd'hui attaqué de divers côtés. Un consensus semble exister sur le fait que les cités de l'Indus n'ont pas disparu brutalement suite à une agression extérieure et que leur déclin, à partir de 1900 avant n. è., est antérieur à l'arrivée des Āryas qui, si elle a eu lieu, ne s'est pas produite avant 1700. Car une partie des archéologues occidentaux (Shafer, Renfrew, etc.) en vient même à nier l'arrivée d'une population nouvelle dont il n'y a pas de trace archéologique sûre, ce qui est incontestable sauf peut-être dans la vallée du Swāt. Les langues indo-européennes et les techniques associées se seraient propagées comme des ondes, sans qu'il y ait véritablement arrivée de populations nouvelles.

Ce scénario est refusé par les linguistes : la dispersion des langues indo-européennes suppose certainement la migration de groupes parlant des dialectes apparentés, ce qui n'exclut pas ensuite des phénomènes de diffusion. On doit donc admettre l'arrivée d'Āryas dans le sous-continent, probablement entre 1700 et 1400 quoique cette date soit basée sur des raisonnements qui ne sont pas exempts de failles. Mais ils n'y ont pas trouvé une population parlant une langue dravidienne car le témoin sur lequel s'appuie cette hypothèse, le brahmi, est une langue tard venue dans le Sindh (J. Bloch, J. Elfenbein) et de tout autres langues sont possibles (Kuiper, Witzel). Les tentatives de déchiffrement des sceaux de l'Indus à partir du sanskrit védique ou de l'hypothèse dravidienne sont donc vouées à l'échec.

En Inde, deux tendances très différentes, antérieures à 1947, trouvent depuis quelques années une audience plus large. Quelques historiens du sud de l'Inde s'accrochent à la thèse que la civilisation de l'Indus était de langue dravidienne, ce qui permet de rattacher les populations parlant maintenant cette langue à des ancêtres prestigieux, beaucoup plus civilisés que les brutaux Āryas et réels fondateurs de la civilisation indienne. Des hindous de stricte obédience, parfois Indiens émigrés aux États-Unis ou au Canada, quelques Occidentaux convertis à l'hindouisme aussi, reprennent et tentent de démontrer le postulat de l'hindouisme : le sanskrit védique est une langue éternelle, « vue » ou « entendue » par les saints auteurs des hymnes du R̥g-veda et qui en conséquence ne peut avoir été apportée de l'extérieur dans le sous-continent. Harappa et Mohenjo-Daro parlaient sanskrit. Certains de ces écrits sont puérils ; quelques-uns sont bien argumentés et au courant de la littérature scientifique, même s'ils en extraient les faits ou affirmations qui peuvent conforter leur thèse et ceux-là seulement. Le dialogue est impossible : on ne peut argumenter avec ceux qui croient à l'existence éternelle du Veda pas

plus qu'avec ceux qui font une lecture littérale de la Bible ou du Coran. On a beau démontrer que leurs arguments ne sont pas valides, leur foi n'en est pas atteinte.

Ces controverses, où mon collègue Witzel est très actif, tiennent beaucoup des controverses sur l'historicité de la Bible ou le darwinisme. La raison, avec ses doutes, a le temps qui passe comme allié contre la foi aveugle. Les humains sont pressés, et nos collègues indiens rédacteurs de manuels pour l'enseignement scolaire et universitaires sont soumis à de très fortes pressions, à des menaces physiques même, au Nord comme au Sud. Les Pakistanais dans l'ensemble échappent à ces querelles : pour eux l'histoire commence avec la révélation coranique, mais eux aussi ont face à eux des fondamentalistes, et autrement plus dangereux que les fondamentalistes hindous.

*

L'écriture de l'histoire du Panjab aux alentours de 1 000 avant n. è. utilise presque uniquement le témoignage du Ṛg-veda dont le « rassemblement » (*samhitā*) est daté par les Occidentaux de cette date avec des arguments dont l'insigne faiblesse a souvent été soulignée, mais qui permettent d'aboutir à un résultat admissible. Le détail des faits est très contesté, mais le principe même de l'utilisation du Ṛg-veda comme source historique, puisque c'est la seule dont nous disposions, ne l'est en général pas. Or on sait depuis longtemps que les noms védiques des fleuves du Panjab dupliquent partiellement les noms de fleuves situés au nord de l'Hindou-Kouch. Il y a de fortes probabilités que la première version de certains hymnes du Ṛg-veda remonte à l'époque où les futurs Indo-Aryens n'avaient pas encore pénétré dans le sous-continent et il est même possible que certains hymnes évoquent des combats entre Iraniens (les Āryas qui ne révèrent pas Indra) et futurs Indo-aryens. Mais faute d'autre document, les historiens se refusent en général à affirmer que le Ṛg-veda n'est pas un document historique fiable.

Venant du nord (c'est du moins ce que pensent la majeure partie des savants occidentaux et en tout cas les linguistes), ces Āryas avaient nécessairement traversé la Bactriane ou/et la région d'Hérat avant de franchir l'Hindou-Kouch. Les données extraites du Ṛg-veda en font des éleveurs, des prêtres et des guerriers sans cesse en mouvement, ignorant presque entièrement la sédentarité des villages et l'agriculture. Or nous savons depuis peu, grâce aux fouilles de V. Sarianidi dans l'ancien delta du Murgh-āb (Turkménistan), qu'existait dans cette région (la Margiane), mais aussi en Bactriane, c. 2500-1750 avant n. è., au moment même où les futurs Indo-Aryens nécessairement la traversaient ou la côtoyaient, une civilisation urbaine et agricole très évoluée, ayant des contacts suivis avec l'Iran et la Syrie, mais aussi avec la civilisation de l'Indus. L'une des preuves de ces contacts est l'existence d'un comptoir harappéen à Shortughāï, dans la Bactriane du Nord-Est. Il est même possible que le buste fameux de Mohenjo-Daro, dit du roi-prêtre, soit une importation de cette région ou ait été fait par un artisan venant de cette région. Or rien dans le Ṛg-veda n'évoque la possibilité que les futurs Indo-Aryens aient connu les avancées de la civilisation de l'Oxus, dite BMAC par les Anglo-Saxons. Au Panjab aussi, ils ont rencontré des agriculteurs : si les grandes cités de l'Indus

étaient probablement déjà désertées, les campagnes n'étaient pas vides. Il est donc probable que le monde du R̥g-veda, combats et rituels mis à part, est un monde idéalisé, archaïque, n'ayant qu'un rapport lointain avec la réalité : les Āryas connaissaient l'agriculture. L'aristocratie guerrière et les brahmanes ne la pratiquaient pas et la méprisaient. Leurs descendants continuèrent longtemps à agir ainsi, sans négliger toutefois de prélever leur part des récoltes.

L'utilisation du R̥g-veda comme source historique est aussi mise en question par le renouveau des études avestiques. Des savants aussi éminents que J. Kellens et O. Prods Skaervø considèrent désormais que la séparation entre les groupes iraniens (mazdéens en Iran) et indo-aryens (védissants) s'est produite en Asie centrale ou en Iran oriental c. 2 000 avant n. è. Les similarités de langue et de phraséologie entre Avesta et R̥g-veda impliquent que le noyau des hymnes avestiques et védiques les plus anciens remonte à cette période. Mais comment expliquer que la religion avestique, reconstruite à partir des *gāthā* et du Yasna *Haptaṅhāiti*, diffère tant de la religion védique ? La majorité des savants y voyait l'effet d'une « révolution » religieuse due à un prophète nommé Zaraθuštra (Zoroastre) : le mazdéisme était différent du védisme car fortement innovant. Il apparaît aujourd'hui fort probable que Zoroastre est un personnage mythique et certaines des conceptions religieuses de l'Avesta ancien semblent plus archaïques que celles du R̥g-veda (Kellens). La divergence entre Avesta et R̥g-veda pourrait ainsi s'expliquer non par la nouveauté de l'Avesta et le conservatisme du R̥g-veda, mais parce que chacun de ces textes est innovant. Le R̥g-veda, inutilisable pour écrire l'histoire du Panjab car contenant trop de souvenirs antérieurs à l'entrée des Indo-Aryens dans le sous-continent, n'en reste pas moins la source incontestable d'une partie de l'idéologie religieuse des Indo-Aryens. Mais il ne permet pas à lui seul de reconstituer l'idéologie religieuse des Indo-Iraniens indivis, comme le supposent trop d'archéologues. Certains de ses archaïsmes, que G. Dumézil a beaucoup étudiés, pourraient en fait être des innovations. Beaucoup d'indo-européanistes auront du mal à prendre cette possibilité en considération tant est grande la force des idées reçues. Beaucoup d'indianistes aussi.

*

Faute de sources écrites, l'histoire politique de l'Inde du Nord entre l'arrivée des premiers Āryas et l'apparition de nouvelles cités (dite « seconde urbanisation ») n'a guère progressé au-delà de ce que l'on savait en 1947 : une avancée progressive des Āryas vers l'est et le sud et la localisation approximative des grandes tribus (Kuru, Pañcāla, Kośāla etc.). M. Witzel a même réussi à suivre la progression d'un certain nombre de grandes familles brahmaniques. J. Bronkhorst, au contraire, essaie de montrer que le Magadha possédait une culture propre, non entièrement brahmanique, qui permettrait d'expliquer l'essor des mouvements ascétiques et érémitiques, du bouddhisme en particulier.

L'archéologie montre aussi le développement des défrichements, la multiplication des villages et les progrès de la métallurgie du fer. Mais rien ne permet de répondre aux deux énigmes de l'histoire indienne : comment et pourquoi les langues indo-

aryennes ont-elles complètement remplacé les langues préexistantes, ne leur empruntant que quelques rares termes techniques ? comment passe-t-on d'une société de villages isolés à une société urbanisée, avec un pouvoir royal tellement renforcé que la notion d'État n'est plus un anachronisme (*infra*) ?

On peut craindre que ces questions restent longtemps sans réponse : les seules sources dont on dispose sont des sources très tardives, les Purāṇa, dont les approximations apparaissent dès qu'on peut les confronter à des documents fiables, ou des textes religieux (*smṛti*), Mahābhārata et Rāmāyaṇa, dont l'élaboration a été si longue qu'il est impossible de cerner le noyau d'événements réels dont ils conserveraient le souvenir déformé. Le sujet du Mahābhārata, guerre à mort entre deux familles parentes dont l'enjeu est la royauté universelle, n'a, sur le fait même, rien qui heurte la vraisemblance. Mais Stig Wikander et G. Dumézil ont montré que le schéma familial utilisé est un très ancien schéma indo-européen. Que reste-t-il donc d'historique sauf le fait même de la guerre et peut-être quelques noms propres ?

La régression dans ce domaine est même patente. Les historiens de l'Inde ancienne, occidentaux ou indiens, ont si peu d'éléments pour reconstruire l'histoire de cette période qu'ils acceptent l'idée que Mahābhārata et Rāmāyaṇa conservent des souvenirs historiques authentiques et qu'on peut dégager ceux-ci, en utilisant raison et vraisemblance, de la gangue religieuse et mythologique qui les entoure. Les deux épopées seraient donc, d'une certaine manière, des documents historiques. Les archéologues hindous de l'Archaeological Survey of India ont pris cette idée pour base de deux programmes visant à retrouver les villes mentionnées dans le Mahābhārata et le Rāmāyaṇa bien que leur description stéréotypée et merveilleuse soit manifestement anachronique. Ils sont certains de les avoir retrouvées car les sites qu'ils ont fouillés étaient associés à ces deux textes par des traditions dont ils n'ont pas compris qu'elles étaient relativement récentes (toponymie sanskrite et non néo-indienne comme attendu). Qu'il n'y ait en ces endroits rien qui corresponde aux superbes agglomérations décrites dans l'épopée ne fait rien à l'affaire : l'historicité du document est prouvée scientifiquement. Reste donc aux archéologues indiens à prouver tout aussi scientifiquement l'historicité d'autres faits racontés par l'épopée. C'est ainsi que le gouvernement indien leur a demandé un rapport sur Ayodhya, lieu de naissance supposé de Rāma, et les a interrogés pour savoir si le *setubandha*, le banc de pierre qui relie Śrī Laṅka à la pointe sud de l'Inde, n'était pas le reste du pont bâti entre cette île et le continent par les singes alliés de Rāma. L'utilisation d'un texte religieux comme source historique met toujours en danger l'histoire, et souvent les historiens.

*

Selon les anciens manuels, vers 600 avant n. è. on passait de l'Inde brahmanique à l'Inde bouddhique, non pas qu'à cette époque le brahmanisme ait disparu et ait été remplacé par le bouddhisme, mais parce qu'on changeait de source : à partir de 600, on pouvait utiliser des textes bouddhiques, soit relatant la vie du Buddha, considéré comme disparu à l'âge de 80 ans en 543 (Śrī Laṅka) ou 483 (J. Filliozat), et donc donnant des indications sur les pays où il vécut et les grands personnages qu'il y rencontra, soit censés émaner de la bouche du Buddha et dont on extrayait

des faits concernant la société et la vie quotidienne à son époque. Pour la période 600-300, d'autres sources pouvaient être utilisées, qui confirmaient l'image d'ensemble résultant de l'analyse du canon bouddhique : témoignages de généraux et de voyageurs grecs, archéologie dont les résultats étaient plus fiables que ceux de l'archéologie du Mahābhārata car l'identification des sites fouillés, d'abord faite, presque toujours par A. Cunningham, grâce au récit de voyage de Xuangzang, a été confirmée par des inscriptions anciennes trouvées sur place. Les textes bouddhiques utilisés pour la reconstitution de cette histoire paraissaient tout à fait exploitables par l'historien : la langue du canon pâli est la plus archaïque des langues bouddhiques et passait pour être celle du Buddha ; le récit est vraisemblable, mis à part quelques épisodes merveilleux qu'on estimait pouvoir écarter ; la chronologie est acceptable, même si les savants occidentaux la contestaient sur de rares points ; la géographie politique aussi. On reconstruisait ainsi une image de l'Inde au VI^e-V^e siècles avant n. è. avec l'impression d'être enfin sur un terrain solide : fort accroissement de la population ; création de grandes villes (Rajgir, Patna, Kauśambī, etc.), sièges du pouvoir politique ; constitution progressive de grands royaumes faisant peu à peu disparaître les aristocraties tribales (*gaṇa, samgha*). L'archéologie ajoute que ces villes sont encore des agglomérations non planifiées, aux fortifications faibles. Hors du Gandhāra, monnaie et écriture apparaissent assez tard, probablement au début de l'empire maurya, avant le IV^e siècle en tout cas. Mais on oublie trop souvent que ces renseignements valent seulement pour les provinces parcourues par le Buddha : Bihar et est de l'Uttar Pradesh. Nous ne savons pas ce qui se passe à l'ouest, sauf dans les régions de l'extrême nord-ouest incorporées dans l'empire achéménide, ni plus au sud. La description des populations est sans doute biaisée également : le pays semble entièrement aryanisé alors même qu'il ne l'est pas encore entièrement aujourd'hui.

L'histoire de la littérature canonique et paracanonique bouddhique est aujourd'hui beaucoup mieux connue. On ne croit plus que le pâli soit la langue du Buddha ; le canon theravādin est confronté aux textes des autres écoles bouddhiques (*nikāya*). Les récits des premiers conciles et des premiers schismes sont manifestement remaniés. La fixation par écrit, aux environs de n. è., des textes canoniques selon un processus qui peut maintenant être étudié grâce aux manuscrits gāndhārī a rendu les changements et accrétions plus difficiles, mais ne les a pas empêchés. Les récits de la vie du Buddha, particulièrement ceux qui traitent de son existence avant l'obtention de la *bodhi*, n'ont pas été fixés avant le règne d'Asōka (A. Bateau). Néanmoins, l'accord des sources sur les grandes lignes de la biographie du Buddha et donc sur le tableau politico-géographique de l'époque où il vécut ne remet pas en question les analyses des historiens d'avant la Seconde Guerre mondiale. Les détails de la vie quotidienne, par contre, sont sujets à caution. Ils correspondent plus à l'époque de la fixation des textes qu'à celle du Buddha, un peu comme le décor des peintures religieuses du Moyen-Âge européen. Le changement, il est vrai, a dû être lent.

À partir du moment où les textes pâli ont cessé d'être la source historique la plus proche de l'époque du Buddha et la plus digne de confiance, on ne pouvait manquer de mettre en doute la chronologie qu'on en déduisait. C'est ce qui fut

fait d'abord pour les conciles bouddhiques, maintenant pour la vie du Buddha. Reprenant une suggestion d'E. Lamotte, H. Bechert reprit le problème et demanda à quelques collègues de réexaminer les faits (*The date of the historical Buddha*, 1989). Le résultat fut sans ambiguïté : aucune école bouddhique ne s'accorde sur la date du *nirvāṇa* ; rien ne permet de choisir entre la date de 100 avant Aśoka que l'on trouve dans les textes sanskrits (c. 361) et celle de 218 avant le sacre de ce souverain (c. 483) des sources pâli. Ce dernier, apparemment plus digne de confiance que le chiffre rond de 100, est en fait une reconstruction *a posteriori* dont G. Obeyesekere démonta le mécanisme. H. Härtel montra que les sites dont parlent les textes bouddhiques ont rarement livré des artefacts antérieurs à 350.

Le résultat est que nous n'avons plus aucun indice pour dater précisément le *nirvāṇa*. Les occidentaux penchent sans certitude pour une date aux environs de 450-400. Les églises bouddhiques s'en tiennent bien sûr à leurs calendriers traditionnels. Il est probable en tout cas que les événements politiques (fondation des grands royaumes, etc.) auxquels les textes bouddhiques font allusion se sont produits beaucoup plus récemment qu'on ne pensait. L'avènement de Candragupta est moins éloigné qu'on ne le pensait de l'époque où vivaient Bimbisāra et Ajātaśatru ; il s'en explique d'autant plus facilement. Toute cette partie de l'histoire indienne est encore à réécrire.

On remarquera que, par contrecoup, la chronologie des trois premiers souverains mauryas perd sa précision apparente. Car si des synchronismes extérieurs permettent de fixer à quelques années près l'avènement de Candragupta vers 313 et le règne d'Aśoka c. 261-227, presque tous les autres précisions relèvent du roman car elles sont obtenues en combinant les données de textes dont la chronologie est arrangée (Purāṇa et, depuis Bechert, les chroniques bouddhiques singhalaises). On s'en doutait en fait depuis longtemps : la légende d'Aśoka n'a rien à voir avec ses inscriptions ; logiquement, les historiens ne devraient jamais y faire référence, sauf en tant que légende. On sait qu'il n'en est rien.

*

On a pu passer rapidement sur la période achéménide. Bien que le nord-ouest de l'Inde seulement ait fait partie de l'empire et ait gardé une certaine autonomie, son administration a duré assez longtemps (près de deux siècles) pour implanter des nouveautés que les Mauryas, et peut-être déjà leurs prédécesseurs, reprirent à leur compte : création d'une administration écrite, usage de l'araméen à l'origine de la kharoṣṭhī et, par réaction, de la brāhmī, usage partiel de la monnaie. L'influence achéménide sur l'art royal maurya et la phraséologie des inscriptions d'Aśoka est également indéniable.

L'invasion d'Alexandre (327-345) mit fin à cette période de l'histoire indienne. Vue de l'Inde, c'est une suite de massacres épouvantables pour des motifs des plus futiles. L'élimination des élites locales, la destruction des structures traditionnelles et le dépeuplement de certains districts ont certainement aidé à la prise de pouvoir de Candragupta. L'Europe est redevable aux généraux d'Alexandre et à ses compagnons de descriptions fiables et précises du nord-ouest de l'Inde jusqu'à Taxila, qu'on peut

compléter par les indications un peu plus tardives de Mégasthène, qui concernent une autre région : le Magadha (Bihar) et Pātaliputra (Patna). On remarquera que la qualité de l'information fournie par les historiens d'Alexandre est inégale : de l'Hindou-kouch à Taxila, ils fournissent des noms dont on trouve aisément l'équivalent en sanskrit ou moyen-indien. À l'est de Taxila, dans des territoires qui sans doute échappaient à l'administration achéménide ou étaient fort peu contrôlés par elle, beaucoup de ces noms, y compris ceux des rivières, posent des problèmes à l'étymologiste ; lorsqu'ils sont transparents, ils le laissent parfois dubitatif : qu'une population du Panjab se soit appelée Malla (lutteurs) ou Mālava (Μαλλοί) est admissible ; qu'une autre se soit appelée « les minables, les nabots » (Ὀξυδράκται, *ksudraka*) l'est moins. Les informateurs des Grecs, pour cette région, n'en étaient probablement pas originaires et les termes utilisés semblent souvent déformés et parfois dérogoatoires (type : les Fritz, les Bougnouls) ou très vagues (type : les Chleuhs).

*

Pour la constitution de l'empire maurya et surtout la période *asokéenne*, on a surtout renvoyé à la traduction française des édits par J. Bloch, pour l'essentiel toujours valable, et au beau livre d'H. Falk, *Asokan sites and artefacts*. Je me suis quand même donné l'innocent plaisir de noter que les inscriptions de Pangurāria avaient confirmé ma déduction qu'il y avait plus de quatre vice-rois *asokéens* et que celles de Sannati avaient prouvé que, comme je l'avais écrit, les édits séparés du Kaliṅga n'étaient pas destinés à cette seule province. La découverte à Kandahar d'inscriptions d'Asoka en araméen et grec est certainement l'un des faits les plus spectaculaires de ces 60 dernières années. On a à ce propos évoqué l'inscription de Sōphytos (P. Bernard, G.-J. Pinault, G. Rougemont, *Journal des Savants*, 2004) en émettant de forts doutes sur les hypothèses de P. Bernard : rien n'assure, sauf son propriétaire ou son vendeur, que l'inscription provienne de Kandahar ; l'équivalence *subhūtilsōphytos*/σώφυτος repose sur l'équivalence de sanskrit *bh* = grec φ, qui n'est vraie qu'en grammaire comparée : la transcription grecque d'un *bh* moyen-indien ou sanskrit est normalement β ; à supposer que le nom de Sōphytos et celui de son père Narada soient sanskrits ou même moyen-indiens, ce qui personnellement me paraît douteux, on se demande pourquoi cet Indien (selon l'interprétation de P. Bernard) hellénisé au point de n'avoir plus rien d'indien puisqu'il a renoncé à sa langue et qu'il répare les tombeaux de ses ancêtres, aurait néanmoins gardé au service de sa famille des brahmanes, seuls capables ou autorisés à donner à son père et à lui-même des noms sanskrits. Et faire des trois Sōphytos attestés à des époques différentes les membres d'une même famille n'est possible qu'en sollicitant la vraisemblance et en ignorant les règles de formation des noms indiens. On dira donc que c'est une belle inscription grecque, provenant peut-être d'Iran oriental, peut-être même de Kandahar, et que Sōphytos est un personnage remarquable, mais sans doute pas d'origine indienne : il faut savoir parfois se méfier des apparences.

*

L'histoire de l'Inde du nord du II^e siècle avant n. è. au II^e siècle après est maintenant beaucoup mieux connue que lorsque Tarn écrivait son magistral

The Greeks in Bactria and India. Une partie des documents provient de fouilles régulières en Afghanistan (Aï Khanum, Surkh Kotal, etc.) et Ouzbékistan méridional, points de départ des envahisseurs grecs et kouchans. Beaucoup de monnaies et d'inscriptions ont été découvertes et étudiées. Des documents en une nouvelle langue, le bactrien, ont été mis au jour et rapidement déchiffrés. La succession des souverains indo-grecs et śaka est désormais connue, quoique légèrement modifiée à chaque nouvelle découverte ; celle des premiers souverains kouchans est assurée. Mais on ne sait pas comment fonctionnaient ces régimes. La provenance de beaucoup de monnaies d'argent, achetées au bazar, est douteuse et celle des monnaies de bronze, quand elles ne sont pas kouchanes, est en général inconnue. Or les monnaies de bronze ne voyagent pas : ce sont elles qui permettent de déterminer les aires de circulation du numéraire royal et donc le territoire contrôlé par celui qui les émettait. On a toutes les raisons de penser que l'Inde du nord n'a pas été en permanence au pouvoir d'un seul souverain ou d'une seule dynastie. Au 1^{er} siècle de n. è. certainement, mais à d'autres époques aussi, elle était politiquement très fragmentée : des rois que l'on sait à peu près contemporains peuvent soit s'être succédés, soit avoir occupé des territoires différents. J'ajoute que malgré les très intelligents articles d'H. Falk, le problème de la chronologie absolue ne me paraît pas réglé. Toutes ces questions seront abordées dans le cours de l'an prochain, qui sera mon dernier.

SÉMINAIRE : ŒUVRES D'ART INDIEN ANCIEN
DANS LES COLLECTIONS PRIVÉES AMÉRICAINES

Le séminaire a été consacré à l'étude détaillée de quatre œuvres d'art indiennes qui sont aujourd'hui aux États-Unis : une déesse ayant fait partie de la barrière du stūpa de Bharhut, un Avalokiteśvara gandharien en terre de provenance inconnue, un Avalokiteśvara en grès dit de Mathurā et un pignon de stūpa gandharien ou centrasiatique. L'étude détaillée des statues et de leurs parallèles a montré que l'iconographie des bodhisattvas se fixe assez tardivement, que les *lakṣaṇa* (particularités iconographiques conscientes caractéristiques d'un personnage) qui permettent de reconnaître les représentations d'Avalokiteśvara apparaissent progressivement et que l'iconographie mathurienne d'Avalokiteśvara emprunte beaucoup à celle de Viṣṇu. Le nombre de statues de culte de bodhisattvas maintenant attesté, et dont beaucoup sont des Avalokiteśvara pré-*lakṣaṇa*, démontre l'existence ancienne au Gandhāra et à Mathurā du culte de ce bodhisattva, non reconnue ou admise, y compris par moi, parce qu'on pensait que dès le départ il était identifié par des *lakṣaṇa* précis (tige et fleur de lotus, buddha dans le turban, etc.). Les découvertes de manuscrits du Bajaur confirment cette impression.

Ce séminaire ne sera pas publié tel quel.



Figure 1 : Avalokiteśvara gandharien, état présent.

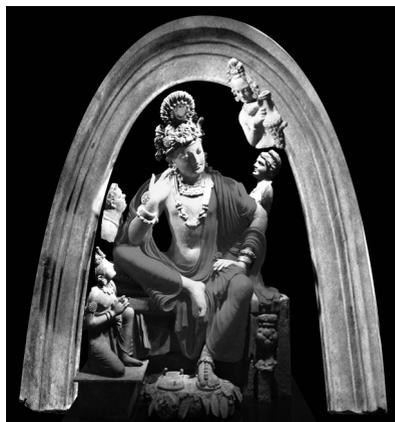


Figure 2 : Avalokiteśvara, restitution.

ACTIVITÉS DE LA CHAIRE

M. Éric Ollivier, architecte-cartographe, gère l'informatique de la chaire et supervise l'identification, le catalogage informatisé dans *Portfolio Extensis* et la numérisation des collections de photographies données à la photothèque de l'institut d'Études indiennes du Collège de France (30 700 clichés à ce jour dont 16 800 déjà numérisés en haute définition). Il commence à en préparer la diffusion sur internet (<http://bude.college-de-france.fr>). Il a continué la mise en ordre des archives de la chaire et commencé la mise en forme des planches d'une publication du professeur consacrée aux inscriptions indiennes sur tessons de Termez. Il a considérablement avancé son catalogue des estampilles arabes en verre de la bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg.

M. Christian Bouy, maître de conférences, a, malgré la maladie, géré l'insertion du catalogue informatisé de la bibliothèque de l'institut d'Études indiennes dans le nouveau système ALEPH. Ce catalogue est désormais accessible entièrement par internet (<http://bude.college-de-france.fr> ou *via* le site du Collège : <http://www.college-de-france.fr>) et le sera bientôt dans le SUDOC. Il a organisé et vérifié le travail des vacataires chargés du tri et du rétro-catalogage informatique de fonds récemment acquis par la bibliothèque de l'institut d'Études indiennes et continué le travail de cotation et de recotation.

M^{me} Isabelle Szelagowski, maître de conférences honoraire, s'est occupée de recherches documentaires et bibliographiques en relation avec le programme d'enseignement et de recherche de la chaire. Elle assure bénévolement le secrétariat de la chaire et gère les publications de l'Institut d'Études Indiennes. Elle a suivi de près les corrections et l'impression du livre de M^{me} France Bhattacharya, *Les intellectuels bengalis et l'impérialisme britannique* (Publications de l'Institut de Civilisation indienne, fasc. 78, Paris, 2010, 399 p.). Elle rédige la *Lettre d'information* annuelle dudit institut dont le n° 21 est paru en octobre 2009. Le n° 22, très avancé, paraîtra en octobre 2010.

M^{lle} Katia Juhel, ATER, a poursuivi, sous la direction de M^{me} Cristina Scherrer-Schaub, directeur d'études à l'EPHE, la rédaction de sa thèse sur *l'Analyse des matériaux narratifs du Mahāvastu et de leur représentation dans l'art du Gandhāra*. La thèse sera soutenue début 2011. Elle a consacré la moitié de son temps à la bibliothèque de l'Institut d'Études Indiennes, à court de personnel suite aux maladies ou au départ à la retraite de son personnel permanent. Elle assure la commande et la réception des ouvrages destinés à la bibliothèque. Elle a dû pour cela s'initier au système de gestion ALEPH nouvellement acquis et a pu faire bénéficier de son expérience d'autres personnels de la bibliothèque.

M. Zafar Païman, membre de l'INRAP (Paris, France) et directeur des fouilles de l'Institut afghan d'archéologie (Caboul, Afghanistan), a mis au point avec M. Éric Ollivier, un modèle en trois dimensions du site et de la fouille de Tepe Narenj (Caboul). En mai et juin 2010, il a continué la fouille et la conservation du site de Tepe Narenj. Il s'est rendu à deux reprises sur le site nouvellement découvert de Mes-e Aynak (60 km au sud-est de Caboul) où les fouilles conjointes de l'Institut afghan d'archéologie et de la DAFA mettent au jour les restes d'un monastère bouddhique dont les murs étaient couverts de peintures.

PUBLICATIONS

Fussman G., « Niqab, hijab et burqa », *Cahiers rationalistes*, n° 602, septembre-octobre 2009, 14-24.

Fussman G., Compte rendu de Oskar von Hinüber, *Kleine Schriften*, herausgegeben von Harry Falk und Walter Slaje, Glasenapp-Stiftung Band 47, Harrassowitz Verlag Wiesbaden, 2009, 2 volumes, dans *Journal Asiatique*, 297 (2), 2009, 570-572.

Fussman G., « Brahmin, widow and businesswoman », in Ishwar Modi, Nagla B.K., Arvind Kumar Agrawal (éd.), *Themes in Social Stratification and Mobility, Essays in Honour of Prof. K.L. Sharma*, Rawat Publications, Jaipur et New-Delhi, 2009, 333-335.

Fussman G., « Le poids de la longue durée dans la crise afghane » (conférence prononcée en avril 2009), (Étude de l'Irsem n° 1), <http://www.irsem.defense.gouv.fr>.

Fussman G., « Pierre-Bernard Lafont, 1926-2008 » (nécrologie), *BEFEO*, 94, 2007 (paru en juillet 2010), 13-17 et 18-24 (bibliographie).

MISSIONS DE G. FUSSMAN

Direction de l'Institut d'Études Indiennes du Collège de France.

Président, délégué de l'Administrateur, du conseil scientifique des bibliothèques du Collège de France.

Président, délégué de l'Administrateur, du conseil des Instituts d'Orient du Collège de France.

Appartenance au conseil scientifique de la BULAC (Bibliothèque universitaire des langues et civilisations).

Appartenance au comité directeur de la Forschungsstelle für Felsbilder und Inschriften am Karakorum Highway de l'Académie d'Heidelberg.

Président de la SEECHAC (Société européenne pour l'étude des civilisations de l'Himalaya et de l'Asie centrale).

AUTRES ACTIVITÉS

Participation les 28 et 29 septembre 2009 au colloque UNESCO, à Paris, sur l'hellénisation de l'Orient : « Grecs, Indiens et Iraniens dans l'empire kouchan ».

Mission d'évaluation du projet *The Cultural History of the Western Himalaya from the 8th Century* du Nationales Forschungsnetzwerk (NFN) à Vienne (Autriche) les 11 et 12 octobre 2009.

Organisation de la Table ronde de la SEECHAC : « Afghanistan – Pakistan, Destins croisés : la culture dans le climat politique actuel, les découvertes archéologiques et le trafic d'antiquités », le 22 octobre 2009 au Musée Cernuschi.

17^e *Gonda lecture* de l'Académie royale néerlandaise des Sciences, à Amsterdam, le 20 novembre 2009 : « Revisiting the history of Ancient India : the need for a new vision », publié sur le site internet de l'Académie : <http://www.knaw.nl/publicaties/pdf/20101002.pdf>.

Mission à New York et Chicago du 30 novembre au 8 décembre 2009 : étude de collections américaines d'art indien ancien.

Conférence au CESMEO, Turin, le 20 avril 2010 : « Monuments bouddhiques de la région de Caboul ».

Conférence au Musée Guimet, Paris, le 6 mai 2010 : « Les débuts de l'art du Gandhāra ».

Conférence à l'Institut de l'Islam et des Sociétés du Monde Musulman (EHESS), le 25 mai 2010 : « Quel avenir pour l'Afghanistan ? ».

PROFESSEURS ÉTRANGERS INVITÉS

M. Zafar Pāiman, directeur scientifique des fouilles de l'Institut afghan d'archéologie (Caboul), a donné le 17 février 2010 une conférence sur les « résultats des fouilles 2004-2009 du monastère de Tepe Narenj à Caboul ».

M. Gregory Schopen, professeur à l'université de Californie, Los Angeles, a donné le 25 juin 2010 une conférence sur « On Early Buddhist Monks and Nuns Protecting Children from Death and Demons for a Fee ».

